

DEVENIR, ÊTRE ET AVOIR ÉTÉ GÉOGRAPHE : THÉORISER POUR LÉGITIMER UNE EXPÉRIENCE ?

Jean-Bernard RACINE

Abstract

Becoming, being and having being a geographer : can theory legitimate experience ?

Building on the essential critical stance intellectual workers must develop, the author has progressively chosen to practice geography through urban daily life. In doing so, he has relied on a succession of approaches that have followed, for nearly half a century, the paradigm evolutions of a geographic discipline conceived of as a social science. Within this discipline the issue of human territoriality appeared to him as being central, along with the pursuit of active research, relying on the understanding and scientific structuring of practices and aspirations of urban actors, particularly those among them who are most fragile.

Keywords

urban geography, right to the city, social and spatial justice, daily life, human territoriality, actors, participation

Mots-clés

géographie urbaine, droit à la ville, justice sociale et spatiale, quotidienneté, territorialité humaine, acteurs, participation

I. UN DEMI-SIÈCLE D'EXERCICE GÉOGRAPHIQUE : LE TEMPS D'UNE PASSION PARTAGÉE ET PARTAGEABLE

Parmi les plus sûres convictions qui m'habitent, depuis mes tous premiers engagements intellectuels d'ailleurs : la nécessaire fonction critique du « travailleur intellectuel » qui allait pouvoir se manifester, mais je ne le savais pas encore, à travers la « passion de l'exercice géographique » comme j'ai aimé l'exprimer lors de mon départ à la retraite et dans les « Mélanges » qui m'ont été offerts en cette occasion (Cosinschi & Racine, 2007, p. 428). Telle était du moins la manière et les termes dans lesquels je me représentais, très vite, mes devenirs professionnels. Une fonction critique reposant sur des choix de valeurs humanistes déjà profondément ancrées et sans doute liées à un contexte familial au sein duquel l'engagement social et spirituel était primordial. Fonction critique ayant vite pris une particularité, celle de s'appliquer à l'évaluation du vécu quotidien de ceux qui m'entouraient, et ce aussi bien à l'échelle globale, celle du monde, tel que je pouvais le vivre ou me le représenter au travers de mes lectures, qu'à celles de mon quotidien urbain. Le vécu par exemple de ces *Terres vivantes* d'un René Dumont, très vite personnellement rencontré et auquel je dois de m'avoir orienté sur des études en géographie plutôt qu'en philosophie – une relation qui s'est poursuivie au Canada d'ailleurs – mais aussi, et parallèlement, le vécu auquel me renvoyait la vision de films devenus « cultes » pour moi, ceux de la Nouvelle Vague, de François Truffaut,

Jean-Luc Godard, Eric Rohmer, Agnès Varda, mais aussi les italiens Roberto Rossellini, Federico Fellini (première époque) et Michelangelo Antonioni, dont j'étudiais avec le plus grand soin les scénarii. Autant de « fictions autour du soi » peut-être, mais toujours dans un rapport à une altérité documentaire et contextuelle, l'occasion d'une expérience, certes esthétisée, de l'impact de l'environnement urbain sur l'être humain, de sa résonance dans les vies des années 60. C'est un peu à la manière d'Antonioni dans *La Nuit*, *l'Eclipse* ou *le Désert rouge* que j'ai voulu et cru pouvoir parler des villes et c'est bien à ce cinéma là que je dois ma passion pour la géographie et le quotidien des villes, mon goût d'urbanité et ma volonté de contribuer, de manière « active » aurait dit Pierre George, aux transformations de notre monde et des rapports qui s'y nouent, rendu très vite sensible aux modifications qui affectaient les territoires de notre quotidien urbain.

Critique du quotidien urbain donc, étant entendu qu'il s'agirait toujours, comme pour les « caboclos » du Nordeste brésilien d'ailleurs, de réfléchir à l'éternelle question du droit d'accès et d'usufruit équitable aux valeurs d'usages comme aux valeurs d'échanges. Droit de propriété, droit à la ville, droit aux bénéfices de la centralité, et donc, forcément, réflexion critique sur les logiques qui structurent simultanément l'espace urbain et l'espace de nos villes intérieures, celui de ces « villes-paysages ouvertes au possible » au sein desquelles j'ai, toute ma vie, tellement aimé dériver, à pied, d'un bout

à l'autre de la planète du Nord au Sud et d'Est en Ouest avec la Commission « urbaine » (aux labels successifs) de l'Union géographique internationale.

On peut s'interroger sur l'horizon visé par cette fonction critique dans un monde tellement en mouvement. Depuis mes premières études consacrées d'abord – en écho sans doute de mes lectures « brésiliennes » – à la propriété foncière des citadins dans les Alpes-Maritimes, puis, arrivé au Canada, et à travers la géographie de Montréal, aux formes socio-spatiales du développement métropolitain nord-américain, ma préoccupation s'est élargie, toujours dans un contexte urbain, aux personnes, aux sujets, acteurs et actants géographiques et sociaux, la géographie se prolongeant soudain pour moi dans un « ailleurs », dans des champs qui n'en portaient pas forcément le nom, les rapports économiques, démographiques et sociaux, l'interculturalité, la violence, l'ensemble des fragilités urbaines, celle des enfants, des femmes et des seniors et des personnes ayant des incapacités (Racine, 2007 pour ne prendre qu'un exemple), mais aussi le rapport affectif à la ville, la littérature et le cinéma, autant de systèmes de rapports au cœur desquels nous rencontrons d'autres logiques que proprement « géographiques ». Logiques entre lesquelles nous hésitons avec plus ou moins de clarté d'ailleurs, plus ou moins d'autonomie intellectuelle, dans des zones où le discours n'a peut-être plus d'existence institutionnelle et n'entre plus dans une « discipline » à part entière. Avec les risques d'« *indiscipline* » justement que dans un premier temps, après une première thèse de facture classique, et sous l'influence des géographes anglo-saxons rencontrés au Canada et aux États-Unis, face aux faiblesses jugées alors récurrentes de la géographie qualitative, empirique, verbo conceptuelle et historico-littéraire traditionnelle, j'avais osé tempêter, au nom d'une certaine vision très positiviste de la science en faveur du quantitatif, du théorique, voire d'un systémisme quasi ignorant du poids de l'historicité et des temporalités multiples et complexes, inscrites dans le paysage de nos villes. Le défi théorique et quantitatif qui m'avait été posé au Canada m'avait néanmoins permis, durant quelques années, de quitter les démarches très empiriques de mes débuts, attelé à produire des cartes et des structures de répartition en m'efforçant de les comparer visuellement, pour tenter d'y découvrir, déjà, les « *à peu près* » de corrélations, considérées comme expressions de processus sous-jacents et pouvant prétendre à signification. Bien décidé soudain, par la découverte, une fois nommé à Lausanne, de l'École de Francfort et de la phénoménologie chez Alfred Schütz, à passer des questions de forme aux questions de sens et d'intention, multipliant dès lors les champs de préoccupation, et m'efforçant de mobiliser d'autres démarches, puisant à l'ensemble des sciences humaines jusqu'à m'engager résolument dans la recherche-action. Je me souviens en particulier et avec émotion du rôle joué par ma découverte imprévisible, à travers des lectures américano-canadiennes, d'Eric Dardel et son *Homme et*

la terre, Nature de la réalité géographique publié aux PUF en 1952, découverte qui fut pour moi l'occasion de m'interroger sur les prolongements possibles, à travers une pratique « sémiotique » de la géographie (Racine, 1986), de l'un de ses énoncés essentiels, nous invitant à considérer l'étymologie de notre discipline comme la suggestion que la terre soit « une écriture à déchiffrer », et la connaissance géographique comme mise en clair des signes de cette écriture.

II. POUR UNE GÉOGRAPHIE DE LA TERRITORIALITÉ HUMAINE

Certes, ma pratique géographique a changé depuis le temps de mes études et de mes premières publications. Mais, à la réflexion, et en parcourant à nouveau les œuvres des différents auteurs à travers lesquels je me suis formé, comme celles de mes compagnons de carrière, des deux côtés de l'Atlantique, pas totalement ! La pratique de la géographie ne nous a-t-elle pas permis d'« engrammer » un dénominateur commun, en formant en chacun de nous cet « œil géographique » dont nous parlait mon premier maître, Hildebert Isnard, un sens aigu de l'hétérogénéité de l'espace, l'intérêt pour les distributions spatiales et leur structuration, le poids des contradictions sociales qu'elles expriment et qui en résultent dans les paysages et les vécus quotidiens, que celles-ci soient d'abord déterminées par l'économique et la transformation des rapports de production pour les uns, par les représentations sociales et le culturel pour les autres ? Et chez les uns comme chez les autres, outre la conviction que l'espace est un produit social et la géographie une science sociale, la sensibilité aux pratiques tactiques et stratégiques des acteurs, dans une phénoménologie – même si nous n'en avons pas encore le nom – propre aux sciences humaines dans leur ensemble ? Quoique plus tardive encore, mais également commune, la reconnaissance dans les objets géographiques de « *construits cognitifs permettant d'appréhender un phénomène spatial* » – du moins Michel Lussault le résume-t-il ainsi et à mon sens parfaitement dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy & Lussault, 2003) –, le fait enfin d'être manifestement animés par des valeurs humanistes communes, quand bien même nos maîtres ou nos condisciples étions parfois aux antipodes sur le plan politique et/ou spirituel ? Les uns et les autres de ces « compagnons » restant éloignés de fait d'une pensée purement instrumentale telle qu'elle est suggérée aujourd'hui et si facilement adoptée par nombre d'autres chercheurs, sans doute fort capables et efficaces, mais devenus managers, chasseurs de commande, vendeurs de service, privilégiant les projets immédiatement pragmatiques, utilisables et rentables. Mais pensée tellement pauvre si elle n'est pas accompagnée, voire précédée, par une pensée qui médite et qui réfléchit et qui sait encore reconnaître dans nos villes le caractère indissociable des différentes dimensions qui les font ce qu'elles sont et qui conditionnent la manière dont elles sont vécues :

les dimensions morphologiques et structurelles, tant physiques qu'économiques ou sociales, de l'environnement tel qu'exposé dans sa réalité objectale, mais encore les dimensions d'ordre socio-affectif et culturel, telles que saisies dans la perception sensible des personnages qui les vivent. Étant entendu que pour qui, comme nous, parle de « *consubstantialité entre espace et société* », la ville, et le paysage urbain qui l'a traduit ou en manifeste l'existence dans l'espace géographique, sont des produits historiques, réalisés dans des conditions sociales distinctes, qui expriment en chaque cas le rôle clé d'une culture, d'idées et de pratiques, mises en oeuvre par des groupes sociaux successifs ou opposés, à travers des relations politiques elles-mêmes complexes. La lecture attentive d'un paysage urbain révèle le rôle de valorisations successives et distinctes des sociétés, à l'égard du passé, de l'équilibre écologique, des relations sociales et de la culture de masse, les hommes ayant construit les villes à leur image, en fonction de leur projet social, de tout ce qui, à une époque donnée nourrissait leur idéologie, leurs représentations mentales. Les pratiques sociales s'inscrivent bien sûr dans un projet d'utilisation et donc dans des pratiques cognitives. L'espace a donc des propriétés symboliques, une symbolique nous dit H. Isnard (1977) qui « traduit en termes visibles non seulement le projet vital de toute société : subsister, se protéger, survivre, mais aussi ses aspirations, ses croyances, le plus intime de sa culture ». C'est ainsi qu'en écho plus ou moins direct de la pensée sémioticienne, les géographes ont compris que leur espace prend une figure marquée, dans l'ordre de la valorisation, de différentes qualités par l'intermédiaire des sujets qui l'appréhendent, le marquent et l'informent, organisant ses différentes déterminations en ordres signifiants. Le manipulateur social convertit ainsi l'étendue en signes afin d'asseoir, en la codifiant, une vision spécifique du monde. Tel est le premier point d'appui de ma pensée géographique. D'héritage familial mais aussi par conviction/préoccupation personnelle quant à la prégnance du religieux dans nos vies, et en espérant ne pas trop m'éloigner de mes préoccupations pour le quotidien humain dans le vécu urbain, j'ai cru devoir apporter, dans cette ligne, une contribution « géoculturelle » à l'examen géo-historique des rapports entre ville et sacré, entre ville et pratiques spirituelles en privilégiant cependant le contexte judéo-chrétien qui m'était le plus familier (Racine, 1993).

Je dois à Claude Raffestin (Racine & Raffestin, 1983 ; Raffestin, 1986) de m'avoir aidé à formuler le second, qui s'inscrit d'ailleurs dans le premier sans le contredire mais aussi à l'utiliser plus convenablement. Formuler en fait, après mes définitions initiales de la géographie comme science dynamique de la différenciation et de l'organisation de l'espace, – étant entendu qu'il s'agissait de l'espace avec tout ce qu'il porte, vit à sa surface, l'anime et l'enrichit de traits nouveaux, un « espace des possibles » particulièrement riche – l'idée d'une géographie conçue « *comme science des connaissances et des pratiques que les sociétés ont de leur espace* », au cœur

de laquelle la territorialité humaine rayonne comme un incontournable fondamental certes, mais aussi riche de significations. Territorialité humaine comme « *système de relations qu'une collectivité et ses individus entretiennent avec l'extériorité (environnement physique) et l'altérité (environnement social) dans la perspective de satisfaire des besoins utilisant des médiateurs (la langue et les éléments matériels par exemple) afin d'atteindre une plus grande autonomie possible dans les limites du système* ». Manière cependant de relancer le débat sur le besoin de théorie, mieux ciblée cette fois qu'en mon époque purement quantitative et théorique, où cette dernière ne puisait de fait qu'à un référentiel économique néo-classique fort limité, même assorti de quelques bémoles psycho-sociaux renvoyant à la rationalité limitée : une théorie de la territorialité humaine pour conduire et donner sens à la recherche géographique. Tout en ne disposant pas, ou ne les utilisant pas forcément, des mêmes outils que lui d'ailleurs, je crois avoir facilement pris corps avec la pensée de mon collègue genevois qui reste encore aujourd'hui centrale en moi tout en se focalisant plus précisément sur la question du droit à la ville pour tout un chacun et de ses différents corrélats.

III. DES REPRÉSENTATIONS QUI PERDURENT : RETOUR À L'ESSENTIEL OU PISTE À SUIVRE ?

À cet égard, une fois ma retraite prise, et pour en revenir à « ma » géographie et mes préoccupations initiales, j'ai eu l'agréable surprise de lire et d'entendre un petit bout du texte de présentation du laboratoire audio *Les urbanités*, que deux de mes anciens étudiants Laurent Matthey et Yves Bonard ont su ouvrir dès 2009 sur la Radio suisse romande, exprimant l'essentiel de ce que j'ai cru, sur une carrière de 42 ans d'enseignement universitaire, faire passer à ceux que j'avais la responsabilité de contribuer à former, une sorte de raccourci de mon « évangile géographique ». Je ne résiste donc pas au plaisir reconnaissant de le leur emprunter, à l'occasion de ce rapide bilan. Devenus jeunes professionnels de la géographie, les deux responsables de l'émission se proposent en effet « *d'interroger les logiques qui structurent la ville ; les mécanismes qui définissent les personnes légitimes en un lieu donné ; les processus qui assignent une position dans l'espace global de la ville ; les dispositifs qui éloignent les indésirables et génèrent ainsi une violence symbolique. Mais le droit à la ville a aussi trait aux possibilités – inégales – d'action et d'intervention des habitants sur leur cadre de vie* ». Et de se référer à un David Harvey qui remarquait en 1988 que : « *le droit à la ville n'est pas seulement un droit d'accès à ce qui existe déjà, mais le droit de le changer. Nous devons être sûrs que nous pouvons vivre avec nos propres créations. Mais le droit de nous refaire nous-mêmes en créant un type de socialité urbaine qualitativement différent est un des biens les plus précieux de tous les droits de l'homme.* » D'où leur conclusion : « *Il conviendra donc aussi, dans ce la-*

boratoire, d'interroger les modalités de la gouvernance et de la participation, de questionner les luttes urbaines et les revendications habitantes et enfin d'envisager les subversions et les détournements possibles de l'ordre urbain. Ces trois chantiers recourent de fait autant de domaines : politique, juridique et artistique. »

Pour avoir récemment vécu, en géographe et en spécialiste des sciences humaines, la découverte des vertus et des risques de la recherche à l'action ou, dans la conduite d'un processus de participation, les noces de l'expert et du profane en matière de projet urbain (Racine, 2008), et sans nier l'intérêt des applications de la géographie, – ne serait-ce qu'en raison des faiblesses qu'elles nous révèlent quant à notre capacité de produire du savoir utile – je militerai encore et toujours pour le développement d'une géographie réellement humaniste, mais théoriquement fondée, dotée de tous les outils heuristiques, y compris logico et/ou empirico-formels, quand nécessaires au traitement du problème posé et au contrôle des résultats proposés. Mais aussi pour une géographie sachant rester ouverte aux ressources plus discrètes et plus subtiles d'une herméneutique phénoménologique et éventuellement sémiotique, résolument critique et inventive, encore capable, si possible, mais quelle ambition, de passer des questions de forme, que l'on reconnaît pourtant à nouveau comme essentielles, aux questions de sens et d'intention, comme l'ont demandé les premiers géographes qualifiés d'« humanistes » (qu'étaient-ils donc auparavant ?). Mais encore une géographie capable de poser des interrogations nouvelles, moins à partir de ce qu'ils savent ou de ce que savent déjà les autres, mais de ce qu'ils ont jusqu'ici ignoré. C'est bien le défi que j'ose lancer « à ceux qui nous suivent » (Racine, 2004). Tout compte fait, la géographie, comme l'État selon Bourdieu, « possède peut-être deux mains », l'une ancrée dans le référentiel théorisant, l'autre dans la pratique « active » visant l'application. Il arrive parfois, et c'est un bonheur que nous applaudissons ici, qu'elles se rencontrent, et parfois s'affrontent dans ou mieux nourrissent une même personne, si exemplaires alors du

succès de notre discipline, celle par exemple que nous honorons ici de notre très respectueuse amitié, Madame Bernadette Mérenne-Schoumaker.

BIBLIOGRAPHIE

- COSINSCHI M. & RACINE J. 2008. Itinéraire(s), Propos recueillis par M. COSINSCHI, pp. 427-443. *La ville et l'urbain : des savoirs émergents, Lausanne, Textes offerts à Jean-Bernard Racine* (éd. Cunha A. et Matthey L.). Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, 488 p.
- ISNARD H. 1977. *L'espace géographique*. Paris : PUF, coll. SUP.
- RACINE J.-B. 1993. *La ville entre Dieu et les hommes*. Genève : Presses bibliques universitaires. Paris : Anthropos, Economica, 355 p.
- RACINE J.-B. 2004. Forme urbaine, relation à la ville et invention disciplinaire : savoirs et savoirs-faire géographiques en question. *L'invention dans les sciences humaines, Hommage à Giovanni Busino* (éd. Bridel P.). Genève : Labor et Fides, pp. 98-125.
- RACINE J.-B. 2008. Projet urbain et démarche participative : contribution géographique à la possibilité de choisir sa ville aujourd'hui, quelques leçons de l'expérience lausannoise. *Bulletin de la Société géographique de Liège*, 50, pp. 5-15.
- RAFFESTIN C. 1986. Territorialité : concept ou paradigme de la géographie sociale ? *Geographica Helvetica*, 2, pp. 91-96.

Coordonnées de l'auteur :

Jean-Bernard RACINE
 Professeur honoraire
 École des HEC et
 Faculté des Géosciences et
 de l'environnement
 Université de Lausanne
 Jean-Bernard.Racine@unil.ch